Document generated on 07/16/2025 12:29 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'aveu

Benoît Larose

Number 71, Fall 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3837ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Larose, B. (2002). L'aveu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (71), 45–49.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'aveu

Benoît Larose

Le docteur me regarde, son assistant griffonne dans un calepin. L'éclat du vide s'empare de la clinique. Les lieux réclament audience de mille façons. Jamais encore le bois du plancher ne s'était montré si loquace. En fait, il geint à chacun de mes efforts pour rendre la chaise qui m'accueille plus confortable. La couleur sombre des murs et l'éclairage tamisé ne m'apaisent plus. La pièce ressemble à un atelier désaffecté, une usine en faillite où s'entassent des questions trop lourdes pour être déplacées. Mon malaise se fait vieux, le décor reprend ses droits sur la scène. Je suis coupable du présent silence.

Le docteur bat le rythme contre sa mâchoire avec son stylobille. Je pourrais lui dire qu'il perd son temps, mais à quoi bon ? Les jours fracturés qui me composent ne ressemblent à rien. D'un passé confus, je n'ai retenu que de vagues regrets sans saveur. Pourtant, il désire une histoire en échange de ses bons soins. Je dois payer tribut à une science qui se dresse entre moi et la réalité. Le verdict est clair, seul mon plaidoyer se fait attendre. J'ose un regard sur ma vie et ne trouve rien à dire. Devant cet horizon qui m'oblige à plus qu'un murmure, j'hésite à rendre l'âme pour un mensonge.

La cause m'ennuie, la raison m'échappe. Une mémoire disloquée s'examine sans scalpel, mais l'endroit est sec et frais comme une salle d'autopsie. Je rêve d'une voix forte et claire pour avouer mes délires. Je veux, pour chants, d'autres symphonies que mes sombres angoisses. La langue sèche, le souffle court, je renonce devant le sourd ronronnement du climatiseur. La machine soumet tout l'espace à sa dictature et seuls restent les gémissements de ma chaise pour signifier ma présence. Perdu dans ses pensées, mon médecin légiste se fait patient. Encore une fois, la séance a commencé sans moi. J'inspire avec dépit le parfum fade des lieux. De toute évidence, l'air conditionné me laisse froid.

J'erre d'une réticence à l'autre alors qu'à trop regarder mes souvenirs, je suis devenu myope. Ici, les bonnes réponses sont de mauvais augures, mais quelques diplômes sur le mur m'obligent au respect. Dans un cadre de bois verni, à la droite d'une bibliothèque vermoulue, le papier jauni d'une jeunesse sacrifiée m'inflige ses lois. L'assistant concentre son attention sur le dos de sa main droite. Je m'agrippe au silence pour ne pas succomber aux vertiges, mais une chemise, dont le tissu se répand en cascades joyeuses sur mon corps, me noie. Des temps prospères m'ont abandonné au milieu de cette étoffe que je n'habite plus. Toujours râleur, le plancher proteste contre ces pieds que je balade au gré de mes oublis. Le coton mal affiné de ma manche s'épanche des doutes et de la sueur qui baignent mon visage. Je rassemble mes forces.

Un récit s'impose ; on m'attend et je suis docile. La salle devient plus petite alors que je tousse pour m'éclaircir la gorge. Le docteur se reprend et dépose son crayon sur le bureau. Déjà à l'étroit dans le regard des autres, je crains que mes paroles ne m'obligent à l'exil.

— Vous vous êtes déjà fait votre idée sur moi, j'en suis sûr.

Ces mots rêches dérangent l'assistant dans l'inspection de ses jointures. D'un geste vif, il récupère son calepin et prend note. Froidement, il me découpe, m'analyse et me rénove au goût d'une névrose à la mode. Ma folie noircit une page entière sans que l'esquisse devienne un portrait. L'arrêt de la mine sur le papier m'avertit que mon aveu se meurt de solitude.

— D'habitude, on me comprend sans même m'avoir écouté. Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter. De toute façon, je pense que je n'ai pas les mots voulus pour dire plus que l'image qui me trahit. Les gens autour de moi restent flous. La plupart du temps, ils s'évadent en politesses quand je m'approche. Le monde s'explique sans moi et passe son chemin. Peut-être que je suis lâche ou paresseux, je ne le sais pas. Mais quand j'ai vu qu'on me désertait le sourire aux lèvres, j'ai décidé de m'enfuir aussi. C'est tout.

L'assistant se déchaîne en un diagnostic bien sonore. Les crissements de son écriture décident de mon sort à une vitesse

effrénée. Bien à l'abri derrière son bureau, le docteur m'intime l'ordre de poursuivre par un bref mouvement de la tête.

— Aujourd'hui encore, il n'y a que les adieux qui me sont faciles. Peut-être qu'il n'y a rien de plus à dire ? Je ne le sais pas. Il y a des années que je me brise les reins sur un banc d'école sans savoir. Je pense qu'au fil des siècles, trop de personnes ont eu des conclusions différentes. Moi, à force de rencontrer le monde par la fin, je n'ai appris à justifier que mes départs. C'est comme ça. J'ai déjà trop vécu pour mon vocabulaire et je connais mal les sous-entendus. Il faut dire qu'à tout le temps chercher quelque chose à raconter, je n'arrive plus à respirer auprès des autres. C'est peut-être pour ça que j'ai toujours l'air perdu. Enfin, mes semaines passent en sourires polis et en conversations qui s'essoufflent. J'aime mieux ça, c'est plus simple.

Une poussière sur le bureau me dispute férocement l'intérêt du docteur. L'éclat morne du meuble perd de sa prestance auprès de la blanche intruse déposée là par hasard. Une crampe tenace me mord l'estomac. Je n'ai, pour ensevelir la douleur, qu'une triste voix sans relief. L'usure de mes égarements lui a donné ses contours feutrés et un écho qui s'éraille. J'abandonne mes plaintes au linceul ténu de cette voix, je déverse les symptômes de mon existence. La poussière s'envole.

— Chaque fois qu'on m'adresse la parole, j'ai l'impression d'étouffer. Je suis seul, au milieu de rien, à me demander si une réponse est vraiment justifiable. À ma connaissance, personne n'a d'autre raison que son propre confort. La vie, c'est une nuit blanche qu'on décrit à qui veut l'entendre. Franchement, je ne vois pas l'intérêt. Ce qui fait le bonheur des autres ne m'intéresse pas. Il y a tellement d'apôtres pour me dire comment vivre qu'ils se bousculent à ma porte. Tous les matins quelqu'un est toujours là pour m'assommer avec ses grands discours. Je suis fatigué de m'arracher au sommeil pour mieux souffrir d'insomnie. Je n'ai plus d'excuses pour mon absence, alors je me tais. En général, ça suffit.

Les yeux rivés à un tableau derrière moi, le docteur se gratte l'oreille. Avec minutie, l'assistant souligne quelques mots dans

son calepin à l'aide d'une règle. Le battement terne d'une horloge alourdit la pénombre qui règne. Peu m'importe la sentence tant la chaise me brise le dos. Je me redresse et maudis une colonne vertébrale incapable de se conformer à l'angle obtus adopté par les barreaux du dossier.

— Pourquoi répondre ? Qu'est-ce qu'on m'offre en échange ? Un bon Dieu en papier mâché m'a offert trop de regrets pour une enfance heureuse. Plus tard, j'ai eu le malheur de demander mon chemin à des philosophes toujours perdus entre deux phrases. Jusqu'à présent, tous ceux qui m'ont parlé d'avenir ont essayé de me vendre une carte de crédit. J'ai appris à mieux aimer l'immensité d'un lit vide que l'odeur d'une femme à qui je viens de mentir. Qui peut me dire si j'ai tort ? Vous ? Je ne crois pas. Oui, mes parents se sont trompés sur toute la ligne. Oui, la taille de mon pénis me préoccupe et oui, je m'emmerde quand je vais au cinéma. Je ne suis peut-être pas sain d'esprit, mais je tiens à être entier. Comprenez-vous ? Ma rancune, mes phobies, je n'ai que ça pour m'inventer des rêves la nuit. Je ne veux pas apprendre à vivre avec mon passé. La seule chose qui m'intéresse, c'est un bout de papier signé.

Amortie par le plâtre des murs, ma confession souffre d'anémie. Au contact de l'air, ma franchise se meut en traumatisme. Avec un plaisir évident, l'assistant s'enlise dans les méandres de mon esprit pour y découvrir l'objet réel de mon reproche. De son côté, le climatiseur semble plus résolu que jamais à m'exclure de son tour de chant. L'ombre du bureau ne parvient pas à dissimuler une corbeille à papier qui déborde. Mon ventre s'exprime, je digère mal l'indifférence du docteur.

— Je ne peux pas vous parler de moi parce que vous attendez une réponse. Je suis désolé mais vos conditions sont au-dessus de mes moyens. De toute façon, je ne comprends pas l'importance de la question. Je suis là. Soyez d'accord ou non, je m'en fous. Ce que je demande, c'est une prescription, pas votre bénédiction.

Des épaules haussées, un visage placide m'indiquent la sortie appropriée. Je me résigne et me lève. Engourdi par la longueur

de mes hésitations, je me force à quelques pas pour récupérer l'équilibre. Une poignée en bronze s'incruste dans ma main, la porte s'ouvre en grinçant. Un sermon familier s'élève, le docteur m'invite à repasser le mois prochain. Il me parle de progrès à faire dans ma démarche, d'un sérieux qui me fait défaut. J'écoute quelques instants pour échapper au long corridor déchiré entre des murs vert olive et un tapis orange qui ne calme en rien mon mal de cœur. Au bout, il y a la rue, refuge des pharmaciens sans diplômes, pour me consoler. Bordée par des trottoirs surpeuplés, la surface morcelée du bitume m'attend, m'incite à l'abandon. Encore une fois, je me promets de ne plus revenir.

Mes espoirs sont ailleurs. La liberté ne se revendique pas, elle s'acquiert à l'insu de nos geôliers. Le docteur et son assistant m'adressent des adieux courtois et un sourire plastique. J'ai devant moi trente jours de supplices, tout un mois de malaises avant que les mots ne me manquent de nouveau. Parce que mes juges me croient malade, me voilà condamné à leur donner raison. Comment m'expliquer alors que j'habite les jours d'un étranger ? Comment faire preuve de bonne volonté alors que j'en suis dépourvu ? Bien sûr, je suis de mauvaise foi. Je me refuse au calme plat d'une conscience tranquille. Je ne peux me contenter d'être prévisible comme toutes ces âmes à la retraite. C'est payer trop cher pour si peu de soulagement. Le tremblement de mes mains me rappelle l'urgence de ma fuite. Ma décision est prise, j'affronte le corridor. Non, je ne reviendrai pas. La méthadone est hors de prix et la clinique, décidément, trop bruyante.